

Deux premières communions en exil

Personne n'a mieux su que l'Église catholique harmoniser ses fêtes avec la poésie des saisons, avec le sourire du ciel, avec les dispositions intimes du cœur. Et, parmi toutes ces belles cérémonies du culte, en est-il de plus touchante et de mieux placée que celle de la première communion, qui associe le printemps de la vie à celui de la nature, et qui s'épanouit avec les premières fleurs, aux tièdes rayons du premier soleil ?

En voyant passer dans nos rues, par les tièdes journées où nous sommes, tous ces enfants radieux et purs, égaux devant le Dieu qui les illumine, et pour qui les mères aiment à rêver de si heureuses destinées, je songeais à deux de ces fêtes religieuses qui, sous le même ciel étranger, ont aussi donné naguère un moment de joie à la première famille française, et fait naître des espérances dont nous attendons toujours la réalisation.

Les desseins de Dieu ont leur mystère ; mais, au milieu de la nuit qui nous environne, il me semble apercevoir comme une lueur d'étoile dans le souvenir des deux premières communions d'Holy-Rood et de Claremont, accomplies en des circonstances étrangement identiques, et rappelant à notre pays les douloureuses leçons qui contiennent le secret de son avenir.

* *

C'est en Angleterre que le comte de Chambord et le comte de Paris ont l'un et l'autre, à vingt ans d'intervalle, accompli le premier acte de la vie chrétienne—tous deux également innocents de nos querelles et de nos fautes, tous deux bannis, tous deux privés de leur père par une mort tragique, tous deux agenouillés près d'un aïeul dont les cheveux blancs étaient la dernière couronne.

Et la même similitude se retrouve encore aujourd'hui. S'ils ne sont plus, l'un et l'autre, hors de la patrie par des lois d'exils, ils demeurent, hélas ! hors de leur situation nationale et historique, hors des Tuileries incendiées où a reposé leur berceau, hors du Palais-Royal livré aux Castagnary des nouvelles couches—comme nous restons nous-mêmes, sans eux, hors de nos traditions, de notre génie, de toutes les conditions de sécurité et de prospérité durables ! Leurs destinées et la nôtre sont liées ; tous, nous souffrons de la séparation : quand finira le triste malentendu et quand viendront les rapprochements espérés jadis au pied des autels d'Holy-Rood et de Claremont ?

* *

C'est comme on sait, dans l'antique château des Stuarts, en Écosse, que les membres de la branche aînée des Bourbons reçurent l'hospitalité après 1830, et c'est là que le comte de Chambord passa ses deux premières années d'exil. L'éducation qu'il recevait était sévère, comme la froide et sombre demeure qui l'abritait.

Levé à six heures en toute saison, le jeune prince, sa prière faite, commençait sa journée par une leçon d'escrime. De sept heures à neuf heures, il étudiait le latin, la géographie et les langues vivantes. Quinze minutes seulement étaient accordées pour le déjeuner. Alors une heure de récréation, dont la moitié consacrée à la famille, il dessinait jusqu'à onze heures. C'était alors le tour de la leçon d'histoire, partagée avec mademoiselle. De midi à deux heures, dîner, suivi de la promenade. Les trois heures suivantes étaient consacrées aux exercices du corps, l'équitation, la gymnastique et le tir au pistolet. Enfin, dans les deux heures qui précédaient le repas du soir, encore l'étude des langues vivantes et encore l'histoire.

Le jeune prince avait une aptitude particulière pour les langues, et l'on admirait déjà la facilité avec laquelle il parlait également l'anglais, l'allemand et l'italien, en même temps que le français.

La princesse Louise—la future duchesse de Parme—né le 20 septembre 1819, avait juste un an de plus qu'Henri, mais la ca-

tastrophe de 1830 avait ajourné sa première communion, et elle se montrait heureuse d'accomplir ce grand acte en compagnie de son frère, auquel l'unissait la plus tendre affection.

Dans le courant de 1831, Charles X avait appelé de Paris l'abbé Busson pour les préparer ensemble.—La cérémonie eut lieu le 2 février 1832.—Le matin de ce jour, quand les deux orphelins allèrent demander à la Dauphine, qui remplaçait auprès d'eux leur mère absente, sa bénédiction, l'auguste fille de Louis XVI, dont l'âme admirable avait atteint depuis longtemps les subtilités du pardon chrétien, leur dit avec douceur :

—Mes enfants, Dieu n'a rien à vous refuser aujourd'hui ; priez-le pour la France.

C'est le cardinal de Latil qui présidait à la cérémonie. Au moment de poser l'hostie sur les lèvres de l'enfant royal, il lui dit avec une gravité solennelle :

—Fils de saint Louis, puisse la main de Dieu vous conduire !..

Toute la famille agenouillée était en larmes, et le vieux souverain, que tant d'épreuves avait détaché de la vie, ne pouvait s'empêcher de couvrir son petit-fils d'un regard tout rempli d'espérance. À côté de lui se tenait le duc d'Angoulême, puis, prosternée dans le recueillement, Marie-Thérèse, la sainte, la martyre qui, sans doute, bénissait Dieu de la consolation répandue sur son calvaire.

Quant à la duchesse de Berry, cédant à sa nature chevaleresque, elle avait quitté l'Écosse quelques semaines avant pour la tentative héroïque qui devait si tristement finir.

Après la cérémonie, quand la famille fut rentrée dans les salles mélancoliques d'Holy-Rood, le vieux roi, s'approchant avec une sorte de respect de son petit-fils, dit à l'enfant que Dieu venait de visiter :

—Tes destinées peuvent être bien grandes, tes devoirs bien difficiles, si jamais tu sens les poids des tribulations et des peines inséparables de ta condition, la pensée du 2 février, mon cher enfant, te donnera des forces.

Par une délicatesse bien touchante, Charles X n'avait pas voulu jusque-là que le jeune prince apprit de quelle façon tragique avait péri son père. Il avait attendu cette journée de la première communion, tout imprégnée de douceur, de miséricorde et d'espérance, pour faire à l'orphelin cette révélation terrible. Il se chargea lui-même du récit douloureux, et en retraça toutes les circonstances à son petit-fils avec les ménagements les plus tendres. L'enfant fondit en larmes, puis, tombant à genoux, pria quelques instants en silence. Quand il se releva, son beau visage avait repris sa sérénité : il était éclairé, comme l'avait été celui de son père mourant, de la lumière du pardon !

Les augustes exilés quittèrent Holy-Rood à l'automne de 1832, pour aller à Prague, où l'empereur d'Autriche avait mis à leur disposition l'ancien palais des rois de Bohême. C'est là, sous un ciel plus doux, que le comte de Chambord acheva son éducation, et, quand les maîtres éminents qui l'avaient conduite la jugèrent terminée, Mgr Frayssinous lui dit en le quittant :

—Il importe peu que vous soyez roi ; Dieu seul en décidera ; mais, ce qui importe, c'est que, si vous n'êtes pas sur le trône, chacun voie et sente que vous êtes digne d'y monter !

* *

C'est au château de Claremont, à seize mille de Londres, que la famille d'Orléans se retira après l'écroulement de 1848, et que se continua l'éducation du jeune comte de Paris.

La duchesse d'Orléans avait l'âme profondément religieuse ; aussi s'était-elle appliquée de bonne heure à pénétrer de foi et d'aspirations élevées l'âme tendre de son fils. Pleine d'admiration pour les beautés voilées de la nature, elle aimait à montrer à l'enfant l'artiste invisible à travers les splendeurs de son œuvre :

—Je trouve, écrivait-elle à ce sujet à une amie, que nous ne pouvons assez nous identifier avec la nature par l'observation,

car elle est une de ces manifestations admirables par lesquelles Dieu parle à notre cœur. Je crois qu'il est bon de favoriser ce goût dans les enfants, car, en admirant la nature, ils apprennent à aimer son créateur. Aussi, vous pensez bien que je ne laisse pas échapper un beau couchant, un clair de lune, sans le faire remarquer à mon enfant, sans lui parler de Celui qui a fait ces merveilles...

L'abbé Guelle, qui avait commencé l'instruction religieuse du prince aux Tuileries, et qui, depuis deux ans, lui avait continué ses soins dans plusieurs voyages à Eisenach, arriva au mois de juillet pour achever sa mission spirituelle. La duchesse d'Orléans, comprenant combien il importait sur le grand acte qui initie l'enfant à la vie catholique, s'accomplit pour son fils d'une façon publique et solennelle, décida que la cérémonie aurait lieu à Londres, dans la chapelle française de King street, avec toute la pompe religieuse que comportaient le lieu et les circonstances. Beaucoup de Français accoururent pour y assister.

C'est Mgr Wiseman, depuis cardinal, qui célébra la messe, et, avant comme après la communion, il adressa au jeune prince des paroles dont le vieux roi fut tout remué.—Qui sait si l'impression profonde dont le pénétra cette cérémonie ne détermina pas dans son âme le mouvement intime qui lui fit appeler, cinq semaines plus tard, l'abbé Guelle à son lit de mort, et si la fin sereine et chrétienne du grand-père n'est pas due au touchant spectacle de l'acte de foi du petit-fils.

* *

C'est le 25 juillet 1850 qu'eut lieu la solennité. La duchesse d'Orléans avait assisté à toutes les leçons de catéchisme auprès du comte de Paris ; elle avait suivi à ses côtés la retraite préparatoire, et ce que fut cette cérémonie touchante, nul ne saurait le dire avec un accent plus pénétrant et plus profond que la mère elle-même, unie à son enfant dans un sentiment d'infinie et religieuse tendresse. Voici le récit simple et émouvant qu'elle en a tracé :

« A huit heures, nous allâmes, avec le roi et la reine, suivis de toute la famille et des amis fidèles et nombreux qui y étaient venus, à la petite chapelle française de Londres. Paris fut placé au pied de l'autel, entre le roi et moi, devant un prie-Dieu surmonté d'un cierge allumé. Il portait au bras gauche une écharpe blanche, emblème de la pureté. Avant le moment de la communion, l'évêque lui adressa quelques paroles fort belles, puis l'abbé Guelle conduisit ce cher enfant vers l'autel. Il se mit à genoux et reçut le corps de son Dieu avec un respect et un recueillement qui étaient édifiants. En revenant à son prie-Dieu, il passa près du roi, qui leva la main pour la bénir. Puis ce cher enfant se tourna instinctivement vers moi et me regarda d'un regard que je n'oublierai jamais et que rien ne saurait rendre. L'évêque lui adressa encore un fois la parole ; puis la messe finit, et nous quitâmes la chapelle le cœur profondément ému. Le maintien de Paris fut surprenant pour son âge, la candeur et la dignité régnaient dans tout son être, aussi tout le monde en fut pénétré, non-seulement le roi, qui lui dit que c'était l'une des plus belles journées de sa vie, non-seulement la reine et mes frères qui étaient profondément émus, mais les étrangers, des indifférents, des curieux ; tous étaient frappés de cet enfant si pur, si grave et si simple. Tout le monde pleurait de sympathie et d'attendrissement...

« A deux heures, nous nous retrouvâmes à la chapelle. L'évêque revint. On chanta les vêpres ; l'abbé Guelle fit un discours touchant, puis Paris, au pied de l'autel, lut à haute voix, de l'accueil le plus ferme, le renouvellement des vœux du baptême. Enfin, nous rentrâmes, le cœur rempli d'actions de grâces envers ce Dieu qui aime et bénit les enfants. »

* *

Louis-Philippe survécut à peine un mois à cette dernière consolation de son

exil. C'est le 20 juillet, que le petit-fils s'était approché de Dieu ; c'est le 26 août que l'aïeul montait au tribunal suprême.

Quel tableau que celui de l'agonie tranquille de ce vieux roi, entouré de ses fils, de sa fille, de ses belles-filles et de ses douze petits-enfants, qu'il embrassa et bénit tous l'un après l'autre.—Après s'être réconcilié avec le ciel, il leur recommanda de se réconcilier aussi sur la terre avec la branche aînée de leur Maison, comprenant, à la clarté de la mort, toute l'importance nationale, pour l'avenir, du rétablissement de ce principe tutélaire de l'hérédité monarchique qui, durant tant de siècles, avait été la cause mystérieuse et invincible de notre grandeur.

Le comte de Paris se tenait à genoux près du lit du vénérable moribond, et, quand la reine Marie-Amélie eut fermé les yeux de son compagnon de quarante années, elle dit à ses fils, en leur montrant les restes inanimés de leur père :

—Sa dernière pensée, le dernier vœu qu'il m'a exprimé, est que vous restiez toujours unis. Promettez-moi que vous le serez ?

Ils le promirent tous, et l'on sait comment ils ont tenu cet engagement sacré.

Aujourd'hui, des quatre enfants qui, dans ce siècle, sont nés au palais des Tuileries, deux sont morts misérablement à qui la fortune semblait promettre d'éblouissantes destinées. Sortis pour ainsi dire l'un et l'autre d'une aventure, ils ont disparu comme les météores qui passent.—Les deux autres, en qui se personnifient huit cents ans de traditions glorieuses, sont vivants, et se donnent patriotiquement la main, comme pour nous montrer, par leur noble union, où la France désabusée pourra trouver un jour les vraies conditions du repos et de l'avenir.

PH. DE GRANDLIEU.

SCHANNE

Peu connu sous le nom de l'étourdissant Schanard de la *Vie de Bohême*, car Murger n'a fait qu'altérer le nom ; il n'a pas inventé le personnage, son ami des grands jours à l'auberge du Hasard.

La barbe est toujours rousse et la tête n'a guère changé. Mais quelle révolution de toilette ! Les vestes de nankin du plein décembre sont remplacées aujourd'hui par de vraies redingotes de notaire et les chapeaux mous par des gibus solennels.

Schanard habite bourgeoisement au Marais, où il occupe, rue des Archives, non pas un logement étroit, non pas un appartement, mais deux appartements ! Et sur la porte, la conversion de Schanard est incrustée dans une plaque de cuivre éclatant où on lit :

SCHANNE

FABRICANT DE JOUETS.

Le héros de Murger confectionne chiens, chats, moutons, chèvres, chevaux, bergers, et bergères, animaux et gens de laine et de poil, et il gagne à ce commerce—héritage maternel—12,000 francs par an. C'est lui qui approvisionne Paris et les magasins du Louvre, principalement au moment des étrennes.

Mais ce fantaisiste en toutes choses a conservé la passion de la musique. Quand il n'est pas à ses moutons, il est à son piano, à ses chœurs, à ses partitions d'opérettes. N'en a-t-il pas une : *Les filles du Roy*, avec MM. Oswald et Dumay.

Schanne est juré de tous les concours orphéoniques de France.

Il peut l'être ailleurs—et un jour ou l'autre nous verrons—O Murger, qui l'eût dit ? Rodolphe, qui l'eût cru ?—Schanard, président du jury !

Amitiés de boulevard :

Un monsieur à belle moustache noire et cirée, porteur de trop beaux brillants aux doigts, quitte deux messieurs en disant qu'il va au cercle.

—Vous êtes joueur ? lui demande-t-on.

Il lève les yeux au ciel, et d'une voix profonde :

—Malheureusement pour moi !

Une voix encore plus pénétrée lui répond :

—Et pour les autres donc !